



Paysages d'Orient et de Méditerranée: une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique. Bilan des deux premières journées d'études.

Stéphane Lebreton, Pierre Schneider

► To cite this version:

Stéphane Lebreton, Pierre Schneider. Paysages d'Orient et de Méditerranée: une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique. Bilan des deux premières journées d'études.. 2016. halshs-01316162

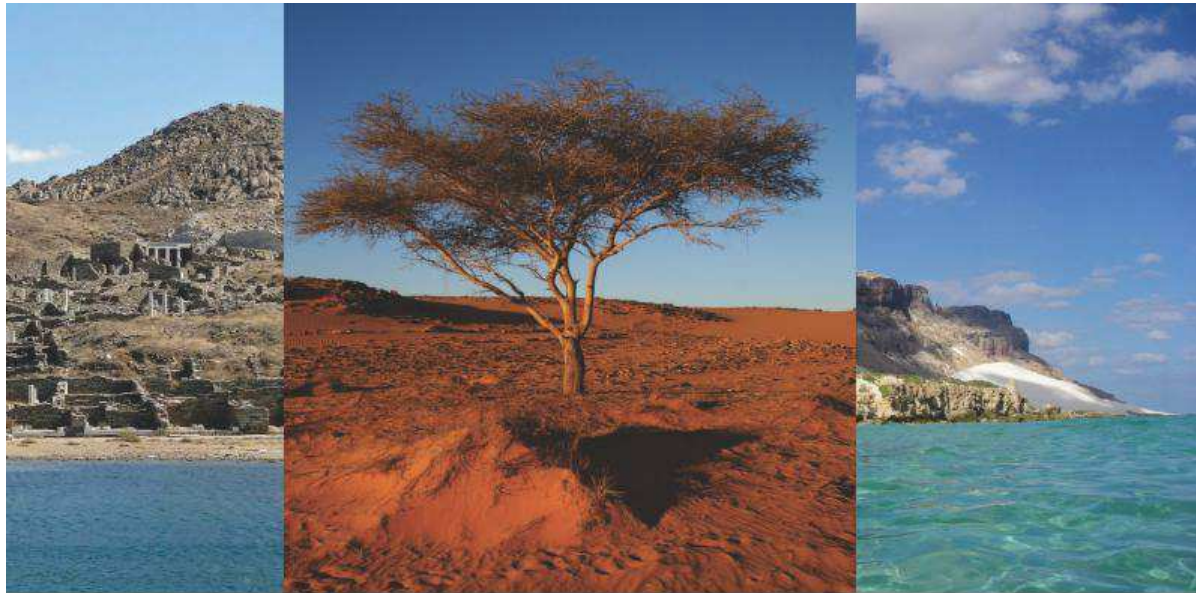
HAL Id: halshs-01316162

<https://shs.hal.science/halshs-01316162>

Preprint submitted on 15 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

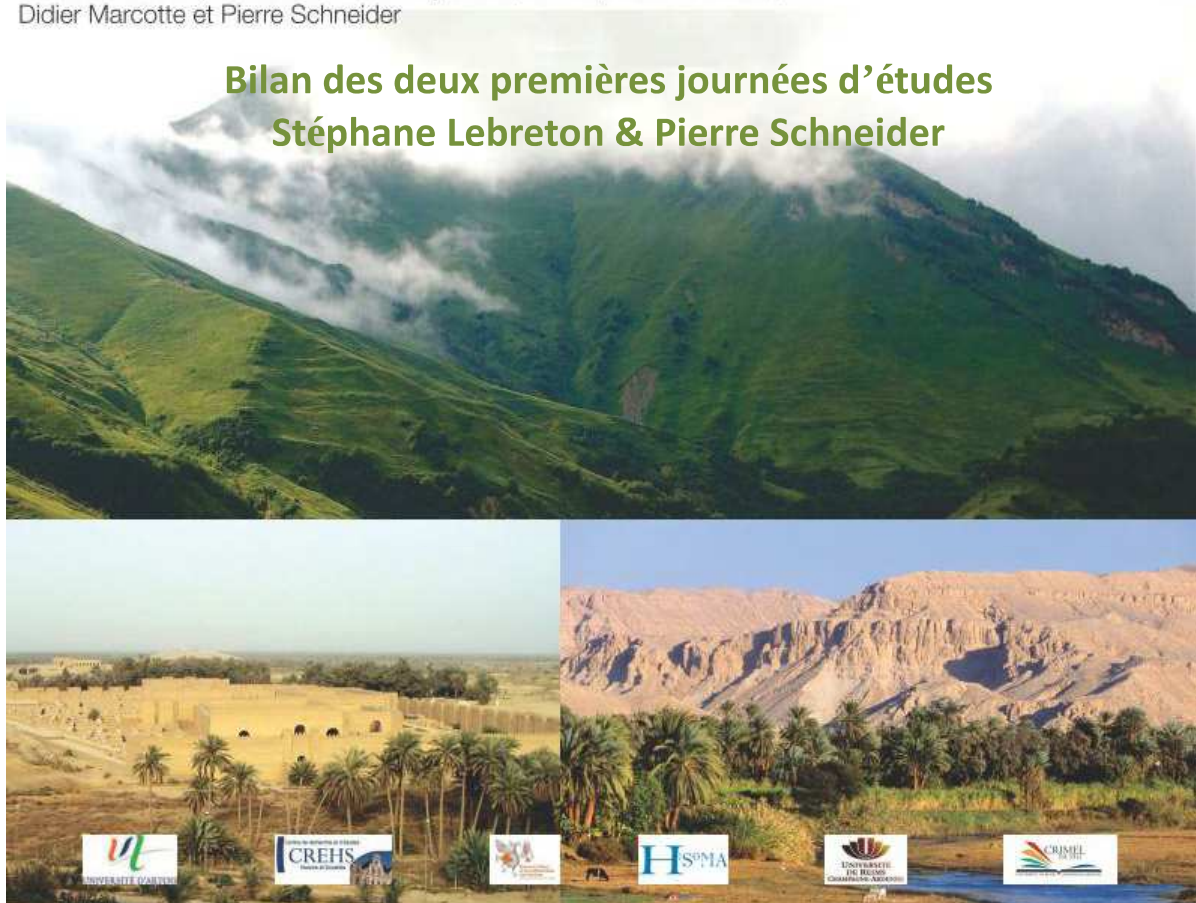


Paysages d'Orient et de Méditerranée

*Une étude comparée de la description des lieux
dans le discours géographique antique*

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton,
Didier Marcotte et Pierre Schneider

Bilan des deux premières journées d'études Stéphane Lebreton & Pierre Schneider



Introduction

Quant à la description [sc. du monde habité – γραφή], nous l'emprunterons en partie au souvenir de nos propres voyages sur terre et sur mer [ἐροῦμεν δὴ τὴν μὲν ἐπελθόντες αὐτοὶ τῆς γῆς καὶ θαλάττης], en partie aux informations orales et aux relations écrites qui nous ont paru mériter créance. Or, nos voyages se sont étendus, en direction du couchant, de l'Arménie aux rivages de la Tyrrhénie qui font face à la Sardaigne, et, en direction du sud, des bords de l'Euxin aux frontières de l'Éthiopie. Et, certes, parmi les différents auteurs qui ont traité de la géographie [τῶν γεωγραφησάντων]) on n'en trouverait pas un seul qui eût parcouru beaucoup plus de pays que nous dans nos voyages entre les limites marquées ci-dessus.

(...)

C'est en combinant, on le sait, ce que nos sens nous révèlent de la forme, de la couleur et du volume de la pomme, de son odeur, de sa douceur au toucher et de sa saveur au goût, que notre pensée se forme l'idée d'une pomme, et, s'agit-il de figures de grande dimension, ce sont nos sens qui en perçoivent d'abord les parties, puis, d'après leur témoignage, notre pensée en recompose l'ensemble. Eh bien ! De même, dans notre ardeur d'investigation, nous consultons, comme nous ferions nos sens, ceux qui ont vu tels ou tels lieux, parcouru telles ou telles parties de la terre, et en combinant leurs témoignages, nous parvenons à reproduire dans un seul et même tableau l'aspect général de la terre habitée [οὕτω δὲ καὶ οἱ φιλομαθεῖς ἄνδρες ὥσπερ αἰσθητηρίοις πιστεύσαντες τοῖς ἰδοῦσι καὶ πλανηθεῖσιν οὓς ἔτυχε τόπους ἄλλοις κατ' ἄλλα μέρη τῆς γῆς, συντιθέασιν εἰς ἓν διάγραμμα τὴν τῆς ὅλης οἰκουμένης ὄψιν]. N'est-ce pas ainsi que les stratèges arrivent aussi à tout faire eux-mêmes, sans pouvoir être pourtant présents partout, et même en agissant le plus souvent par les autres ? N'est-ce pas en ajoutant foi aux paroles de leurs émissaires, et en conformant les ordres qu'ils expédient aux rapports que ceux-ci leur ont faits ? Prétendre en effet qu'on ne peut savoir les choses qu'en le voyant de ses yeux, ce serait vouloir priver le jugement du secours de l'ouïe. [ὁ δ' ἀξιῶν μόνους εἰδέναι τοὺς ἰδόντας ἀναιρεῖ τὸ τῆς ἀκοῆς κριτήριον, ἥτις πρὸς ἐπιστήμην ὀφθαλμοῦ πολὺ κρείττων ἐστί] (Strabon, 2, 5, 11 – traduction A. Tardieu, légèrement revue).

Dans ce passage Strabon, auteur d'une chorographie de l'ensemble du monde habité, explique comment il pourra parler des contrées qu'il n'a pas vues. Si ses observations personnelles lui permettent de mieux parler des contrées qu'il a visitées – on le constate indiscutablement dans la description de l'Égypte (Strabon, 17, 1 *in extenso*) –, l'« autopsie » lui fait défaut pour beaucoup d'autres. Il faut donc faire

appel aux observations des autres, dont les témoignages (*akoê*), au prix d'une rigoureuse critique, seront incorporés dans le discours du géographe.

Dans les lignes citées ci-dessus apparaissent des termes qui renvoient à la notion de description des lieux : *diagramma*, *graphê*, *geôgraphesantôn*. Dans le présent contexte, ces mots renvoient principalement aux accidents géomorphologiques qui permettent au géographe d'organiser l'espace du monde émergé : continents, mers, golfes, détroits, montagnes...). Mais le voyageur-observateur ne porte-t-il son attention que sur ces accidents géologiques dont il ne voit, du reste, qu'une partie infime ? Certes non. Celui qui voyage, celui qui donne une relation écrite de ses voyages restitue bien d'autres choses qu'il a vues – et de cela le géographe, ou le chorographe, ne peut se passer –. Témoin, cette introduction au chapitre consacré à la Perse, qui se présente ainsi :

Si l'on prend en compte la nature et les conditions atmosphériques [τῇ φύσει καὶ τῇ τῶν ἀέρων κράσει], la Perse offre trois zones distinctes : une première zone maritime, torride, sablonneuse, pauvre en produits autres que les fruits des palmiers [καυματηρά τε καὶ ἀμμώδης καὶ σπανιστὴ καρποῖς ἐστὶ πλὴν φοινίκων], zone qui peut mesurer 4300 ou 4400 stades d'étendue et qui s'arrête au cours de l'*Oroatis*, le plus grand fleuve de la contrée ; une seconde zone située au-dessus de celle-là, zone riche en productions de toutes sortes, composée de plaines et d'excellents pâturages et de plus abondamment pourvue de rivières et de lacs [πάμφορος καὶ πεδινὴ καὶ θρεμμάτων ἀρίστη τροφός, ποταμοῖς τε καὶ λίμναις πληθύνει] ; une troisième zone enfin, boréale, froide et montagneuse, habitée à sa limite extrême par des pâtres ou conducteurs de chameaux. [χειμέριος καὶ ὀρεινὴ· πρὸς δὲ ταῖς ἐσχατιαῖς εἰσὶν οἱ καμηλοβοσκοί - *suivent les mesures en longueur et largeur données par Ératosthène*] (Strabon, 15, 3, 1 – traduction A. Tardieu revue).

Dans la présentation des divisions de la Perse, Strabon ne s'est pas contenté de fournir des limites spatiales (l'*Oroatis*) et des mesures. Il a aussi introduit des indications que nous pouvons qualifier de « paysagères » (soulignées dans le texte). Elles se superposent aux divisions spatiales. La « nature des lieux » – qui ne relève pas de la mesure – s'est combinée à la division des lieux – qui relève de la mesure (*megethos*) –. Prenons un autre exemple : la présentation de l'Éthiopie non seulement mentionne la forme (*skhêma*) longiligne de la contrée (semblable à celle de l'Égypte qui, compte non tenu du Delta, a la forme d'un ruban), mais aussi les données élémentaires de la nature des lieux : la zone non atteinte par l'inondation est un désert aride et à l'habitat clairsemé ; *a contrario* la bande inondée apparaît comme fertile, verdoyante et densément peuplée, avec des noyaux d'habitations nombreux.

Mais l'Éthiopie, à son tour, est le prolongement direct de l'Égypte ; elle offre avec ce pays de grandes analogies, et par sa situation relativement au cours du Nil et par la nature des lieux : comme l'Égypte, elle est étroite, longue et sujette à des inondations périodiques, et tout l'espace situé en dehors de la limite des débordements du fleuve, tant sur la rive

orientale que sur la rive occidentale, n'y est de même qu'un désert aride, presque partout inhabitable [ἔρημά τε καὶ ἄνυδρα καὶ σπανίως οἰκεῖσθαι δυνάμενα, τὰ μὲν πρὸς ἕω τὰ δὲ πρὸς δύσιν κεκλιμένα]. (Strabon, 1, 2, 25 – traduction A. Tardieu revue ; voir aussi Strabon, 2, 5, 11)

La plupart des documents comportant une forme de discours géographique (voir le tableau synoptique de A. Dan, K. Geus et K. Guckelsberger¹) sont susceptibles de comprendre une forme de description des lieux, y compris ceux qui se trouvent au sommet du classement, c'est-à-dire la géographie purement théorique (« fully reasoned geography »), comme le montre ce passage de Ptolémée².

Après eux (i.e. les Indiens *Daonai*) vient une région accidentée [ὄρεινή] qui touche au pays des *Lêistai* et qui contient des tigres et des éléphants ; on dit que les habitants du pays des *Lêistai* ont l'aspect de bêtes et habitent dans des cavernes ; ils ont la peau analogue à celle des hippopotames, en sorte que les flèches ne peuvent la transpercer. (Ptolémée, *Géogr.* 7, 2, 21 – traduction L. Renou)

L'absence de recherche systématique sur cette question, et plus encore les idées lancées par Christian Jacob dans son article programmatique mentionné dans l'argumentaire de notre atelier de travail (« Logiques du paysage dans les textes géographiques grecs », voir annexe 3) nous ont convaincus de l'intérêt de tenter de comprendre la nature et les fonctions de la « topographie » – le mot est pris ici en son sens littéral –. Nous présentons ci-après le bilan des deux premiers ateliers.

¹ K. Geus et M. Thiering (eds), *Features of Common Sense Geography. Implicit Knowledge Structures in Ancient Geographical Texts*, Berlin, 2014, p. 28-29. Ce tableau distingue la géographie « intuitive » ou la plus communément partagée (« Intuitive geography »), celle issue d'un enseignement (« Scholarly geography ») et la géographie théorique (« Fully reasoned geography »).

² L'opposition entre géographie descriptive et géographie « scientifique » paraît donc en partie artificielle (« Because of the particular nature of ancient geographical sources, we have rejected chronological order as a primary organizing criterion. Instead, the discussion that follows is divided into three groups of records, corresponding to three ancient approaches to the theme : (1) the descriptive, verbal and literary approach ; (2) the scientific, mathematical, accurate method ; (3) the (carto)graphic, visual technique. » [D. Dueck, *Geography in Classical Antiquity*, Cambridge, 2012, p. 3])

Bilan des deux premiers ateliers de travail

Les deux premiers ateliers de travail ont été constitués de six interventions, suivies de discussions longues et fructueuses. Nous avons rassemblé ci-dessous, sous forme synthétique, les premières réflexions et les premières pistes de recherches. Ce bilan est un premier compte-rendu de notre travail. Il faut le concevoir comme un bilan provisoire et comme le socle des ateliers suivants : les idées et propositions présentées ici – approximativement par ordre d'importance décroissante – doivent être approfondies, vérifiées, amendée ou complétées, à l'épreuve des prochains textes.

a) Le lexique de la description

Comme souvent, l'étude du lexique est à la fois fondamentale, nécessaire et stimulante. Le lexique à examiner attentivement se répartit en deux catégories³.

D'une part, il faut répertorier et explorer les mots qui définissent l'acte même de décrire, dont certains ont déjà été relevés, qu'il s'agisse de verbes et de noms : *graphein* (et ses dérivés) ; *historein* (et ses dérivés) ; *ekmanthanein* (et ses dérivés) ; *idiôma* (accolé à *topôn*, pour désigner les particularités des lieux) ; *phusis* (voir Strabon, 15, 1, 3, cité *supra*, p. 3). On notera que parfois de simples déterminants annoncent le passage à la description (Arrien, *P. Eux.* 12, au sujet de *Kalpê* : *hopoion ti khorion esti kai hopoios hormos*). Par ailleurs, il conviendra de voir : 1) si des termes tels que *diathesis* et *ekphrasis* sont en relation avec la description paysagère ; 2) quels noms, en dehors de *topoi*, *khora*, *khorion*, *locus* ... désignent les lieux propres à être décrits.

D'autre part, il faut s'interroger sur les noms, verbes et adjectifs utilisés dans les descriptions, qui contribuent à former l'« image mentale » (terme utilisé par Jacob ; extrait 4, *infra*, p. 16) du paysage chez le lecteur.

D'un côté, le lexique peut avoir une valeur générique – c'est-à-dire générale, sans nuance particulière, indifférente à la réalité de ce qui est décrit – : *horos*, *stoma*, *limnê*, *potamos* peuvent figurer dans une description sans, au fond, décrire beaucoup ; de la même façon, les adjectifs accompagnant un nom peuvent être frappés d'une valeur générique, si bien que leur valeur descriptive est faible : accolé à *hormos* (port) l'adjectif *alimenos*⁴ (« sans port » ; par ex. Strabon, 6, 4, 1 ; 17, 1, 45), *akathartos* (« mauvais » ; Strab. 16, 4, 5), *asphalês* (« sûr » - Arrien, *P. Eux.* 9), *megan* (« grand » ; Strabon, 16, 4, 5) ne décrivent presque pas les lieux, à moins qu'ils ne soient pas accompagnés d'autres notations plus précises (par exemple, seule la description du golfe qualifié d'*akathartos*, où se trouve Bérénice des Troglodytes, explique pourquoi le port est « mauvais » : écueils et absence de protection contre le vent⁵). Mais en

³ Voir dans ce domaine le lexique des notions relatives à la description des espaces maritimes proposé par J.-M. Kowalski, *Navigation et géographie dans l'antiquité gréco-romaine*, Paris, 2012, p. 177-221.

⁴ Ce qui ne veut pas dire sans mouillage. Sur « *hormos* », voir J.-M. Kowalski, *op. cit.*, p. 185, sur « *alimenos* », voir p. 215 ; sur « *limên* », voir p. 189-190.

⁵ « Il ne justifie que trop son nom, tant est grande l'impression d'horreur qu'on éprouve à l'approche de ses écueils cachés, de ses longs bancs de récifs et à la vue de ses eaux presque toujours soulevées par des vents furieux. Tout au fond de ce golfe Artémidore place une ville, Bérénice. » (traduction A. Tardieu

d'autres contextes, le lexique, bien que générique en apparence, n'est pas dénué de valeur descriptive. Quand l'auteur du *Périple de la mer Érythrée* (§14) décrit la côte somalienne à partir d'Oponê (ras Hafun), il donne pour nom à la première section *Apokopai* (un nom commun signifiant « falaises », ces *Apokopai* étant divisées en deux : les petites et les grandes) ; elles sont suivies d'un lieu nommé *Aigialoi* (= « plage, grève »⁶), également divisé en deux sections (petite et grande). L'auteur distingue, certes de façon minimale, le passage d'un littoral accidenté à un littoral plat, sablonneux et monotone. On ne peut nier la présence d'une description paysagère

À cette observation on ajoutera les remarques suivantes :

- Il faut être attentif à la présence de mots relativement rares (par exemple, *alitenês*, *adendros*), dont la valeur descriptive peut être, en proportion, plus forte⁷.
- Il faut prêter attention au possible usage d'un vocabulaire anatomique, en relation avec le corps de l'homme ou de l'animal. Comme le rappelle Chr. Jacob, le mot et le concept même de « paysage » n'existent pas en grec. Il est cependant possible de dépasser cette contrainte quand les descriptions d'un « lieu » puisent dans un vocabulaire issu de l'anatomie. La répétition de ce type de termes permettrait en effet de donner une cohérence à un ensemble paysager. Plus encore, l'utilisation d'un vocabulaire anatomique choisi, tirant par exemple sur le féminin, pourrait induire un certain discours sur le territoire ou le lieu ainsi choisi⁸.
- Le nom propre de lieu peut faire paysage aux yeux des Anciens : la simple évocation d'un nom renvoie à une représentation mentale du paysage que lui est associé traditionnellement. Cela semble être particulièrement le cas pour les hydronymes les plus célèbres, comme le Nil (voir *infra*, p. 9 : la réécriture ; l'intertextualité)⁹.

b) La sélection des détails ; le point de vue du descripteur

Un immense fossé sépare la description des lieux dans le discours géographique antique et l'analyse du paysage auquel se livrent la géographie et la géomorphologie moderne : le géographe moderne est capable de définir une méthode d'étude systématique, voire exhaustive, du paysage (voir l'exemple d'analyse de paysage donné en annexe 2, *infra*, p. 19) ; quant au géomorphologue, il prête son attention aux formes que le paysage a pris à la suite de l'action de forces variées. Ceci n'a évidemment jamais existé dans la géographie antique¹⁰. Les descriptions de lieux dans les documents antiques se composent d'une collection plus ou moins importante de

– καὶ γὰρ ὑφάλοις χοιράσι καὶ ῥαχίαις ἐκτετράχυνται καὶ πνοιαῖς καταγιζούσαις τὸ πλέον.)

⁶ Voir J.-M. Kowalski, *op. cit.* p. 178 « *Aigialos* ».

⁷ Voir J.-M. Kowalski, *op. cit.* p. 215 « *Alitenês* ».

⁸ A. Dan en donne un exemple dans sa thèse (« *La plus merveilleuse des mers* ». *Recherches sur la représentation de la mer Noire et de ses peuples dans les sources antiques d'Homère à Eratosthène*, univ. Reims, 2009, p. 249) sur la « crevasse sindique ».

⁹ Cela paraît être le cas dans cette référence au Méandre, sur un *graffito* de la maison du Lac à Délos : « C'est douce chose que la terre d'Antioche (du Méandre), les figues et l'eau en abondance. Ô Méandre Sauveur, sois-nous secourable et donne-nous de l'eau ».

¹⁰ Ou n'a existé qu'à l'état d'esquisse : voir le cas des paysages deltaïques, résultant de l'action du dépôt de sédiments. Les concepts scientifiques ne se développeront que bien plus tard (voir l'article de vulgarisation de H. Krivine : http://www.cnrs.fr/publications/imagesdelaphysique/couv-PDF/IdP2011/03_Krivine.pdf).

détails descriptifs – sans même envisager la question de savoir si le texte est de première, deuxième ou troisième main –. Pour mieux nous faire comprendre, prenons l'exemple de quatre paysages littoraux, dans lesquels on observera la présence d'une quantité croissante de détails descriptifs¹¹ :

- Degré élémentaire de la description : dans le *Périple de la mer Érythrée*, le nom *Aigialos* (*Aigialos mikros* ; *Aigialos megas*) décrit les parties plates et sableuses du littoral somalien (cf. *supra*, p. 6).
- Description un peu plus détaillée : dans la description du littoral indien le long du delta de l'Indus, Onésicrite (paraphrasé par Strabon, 15, 1, 34) signale un littoral semé de bas-fonds, spécialement là où se trouvent les bouches du fleuve – en raison des dépôts d'alluvions et de l'action des vents de mer –.
- Un degré au-dessus se trouve la description du littoral irano-pakistanaï que Strabon (15, 2, 2) reprend *in fine* à Néarque. Elle incorpore des éléments relatifs à la végétation et aux populations locales, i. e. les Mangeurs de Poisson, ou Ichtyophages¹². La région est décrite comme basse – i.e. qu'il n'y a pas, à proximité, de relief ou d'élévation –. Les espèces d'arbres sont en nombre limité (palmier, une espèce d'épineux [*akanthê*] et des « tamaris » [*murikê*]). Les hommes ainsi que leur bétail, se nourrissent de poisson ; l'eau provient des pluies et des puits.
- Pour terminer, voici un exemple de description détaillée en comparaison des trois précédentes (Diodore de Sicile, 3, 41, 2-4, dont la source est Agatharchide de Cnide ; ce dernier utilisait les relations produites par les explorateurs de la mer Rouge au service des Ptolémées) : « À partir des *Tauroi* [une chaîne de montagnes], la côte s'infléchit vers l'est et, au solstice d'été, les ombres tombent vers le sud, jusqu'au deuxième mois (?), contrairement à ce qui se passe chez nous. Ce pays a aussi des fleuves qui coulent des montagnes appelées *Psebaiai*. En outre, il est coupé par de grandes plaines qui portent la mauve, le cresson et le palmier, tous d'une taille incroyable ; il produit aussi des fruits variés, dont le goût est fade et qui sont inconnus chez nous. La partie qui s'étend vers l'intérieur est remplie d'éléphants, de buffles, de lions et de nombreuses sortes d'animaux vigoureux. La mer est coupée par des îles qui ne portent aucune plante cultivée, mais qui nourrissent des espèces particulières d'oiseaux dont l'aspect est admirable. »

Il semble – hypothèse à vérifier – que le descripteur antique, quel que soit le degré de précision, retient seulement les détails les plus significatifs¹³, i. e. ceux qui de son point de vue caractérisent particulièrement le lieu : ce point de vue est donc variable d'un descripteur à un autre. Ainsi, Arrien, dans le *Périple du Pont-Euxin*, tend à privilégier ce qui est relatif à la navigation : par exemple, un îlot – en soi négligeable –

¹¹ Dans les prochaines journées d'études, il pourrait être suggéré aux contributeurs de classer les descriptions paysagères sur le critère de la recherche de la précision (échelle de 1 à 4, par exemple).

¹² Ce qui contredit ce que dit Chr. Jacob (extrait n° 3, *infra*, p. 20).

¹³ Ces détails significatifs peuvent être désignés par le terme *idiômata* (voir Strabon, 2, 3, 4 ; 16, 4, 22 ; Polybe, 2, 68, 5 ; 12, 4, 5).

est mentionné uniquement parce qu'il protège un port¹⁴. L'auteur anonyme du *Périple de la mer Érythrée* (§30) signale le lézard fouette-queue de l'île de Suqutra, certainement en tant qu'élément remarquable (paradoxal ?), peut-être en tant qu'élément inédit dans le savoir géographique¹⁵. On remarquera incidemment qu'un élément paysager particulier peut faire l'objet d'une très longue description (voir la description des eaux du Phase par Arrien, *P. Euxin.* 8 : elle est motivée, semble-t-il, par l'intérêt personnel d'Arrien, qui ne connaît pas de fleuve ayant une eau moins dense).

Il semble que la sélection des détails descriptifs soit particulièrement guidée par deux critères :

- L'utilité pour l'activité humaine : ce critère semble orienter un grand nombre de descriptions. On se rappelle que l'une des plus fameuses descriptions de littoral, celle rédigée par Néarque, privilégiait, à la demande d'Alexandre le Grand, ce qui était utile (ressources exploitables, eau douce, mouillages etc.). Ce principe peut expliquer les différences de qualité entre les descriptions des paysages fluviaux et ceux des littoraux. Les fleuves sont souvent décrits en tant que ligne de démarcation ou comme obstacles (dans le cadre des récits d'expéditions militaires notamment). Ils sont rarement décrits pour eux-mêmes.
- La nouveauté. Un paysage nouveau, jamais décrit auparavant, est davantage chargé en détails descriptifs qu'un paysage connu. Cela se constate dans de nombreux textes de l'époque hellénistique ; à l'époque de la fin de la République et du début du Principat, ce sont la Gaule, la Bretagne et la Germanie, contrées nouvellement explorées, qui font l'objet de descriptions plus ou moins développées. Il faut vérifier si cette tendance se poursuit plus tard.

Cela pose la question de l'utilité de descriptions de paysages qui prennent un caractère imaginaire (par exemple, les descriptions des fleuves de l'Asie centrale chez Quinte-Curce). La question sera abordée lors de la journée sur les paysages des confins.

Remarques complémentaires :

- Il est utile de prêter attention aux types de détails descriptifs retenus par le descripteur : morphologie, faune, flore ... En effet, il faut vérifier dans quelle mesure l'ethnographie fait partie de la description des lieux, ou si elle est traitée séparément.
- Les caractéristiques étonnantes d'un lieu, i. e. ce qui relève du *thauma*, ce qui est paradoxal – qu'il faut néanmoins distinguer de ce qui est « mensonger », du *muthôdês* – fait partie des *idiômata*. Autrement dit, le paradoxal peut normalement faire partie de la description des lieux¹⁶.
- On peut trouver, justifiant la description d'un lieu, l'expression *axios mnêmês*,

¹⁴ Voir aussi la mention d'écueils (*skopêloi*), qui peuvent rendre la navigation dangereuse, ou les observations sur les brises de mer. Voir J.-M. Kowalski, *op. cit.* p. 118-119.

¹⁵ « En pleine mer, entre cette région et le promontoire des Aromates, mais, plus proche de *Syagros*, se trouve une île nommée *Dioskouridês* ; très grande, elle est néanmoins déserte [= peu peuplée ? non cultivée ?] et humide ; il y a des rivières, des crocodiles, un grand nombre de serpents et de grands lézards, si grands que les habitants en mangent la chair et font fondre la graisse qu'ils utilisent à la place d'huile. Cette île ne porte pas de cultures, ni vigne ni céréales. »

¹⁶ L'archétype de ce paysage paradoxal pourrait être le paysage nilotique (crue, faune, flore...).

particulièrement quand est attaché à ce lieu un fait mémorable (voir l'île d'Achille, dans le *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien)¹⁷.

c) La réécriture ; l'intertextualité

Comme Chr. Jacob (extrait n° 4, *infra*, p. 16) l'affirme avec raison, il arrive qu'une description des lieux soit reliée à celle(s) qui précède(nt) et sollicite la mémoire du lecteur. Ce procédé peut être assimilé à une forme d'intertextualité. Cela peut rendre compte de la présence de stéréotypes : le paysage nilotique en serait sans doute un bon exemple. Il faut donc être attentif aux possibles références intertextuelles qui parcourent les descriptions de lieux. Certaines peuvent être moins détectables que d'autres. Ainsi, il est assez vraisemblable que la description que les explorateurs ptolémaïques font de la côte stérile de la mer Rouge occidentale se construise partiellement par rapport à celle de Néarque, laquelle constituait comme une sorte de modèle (autre exemple : *mutatis mutandis*, la description de l'Inde de Ctésias doit être comprise par rapport à celle d'Hérodote).

Le fait de ne pas décrire un lieu parce qu'il a été décrit précédemment relève aussi de la question de l'intertextualité. On donnera l'exemple de *Kalpê* (Arrien, *P. Euxin*. 12) : elle n'est pas décrite par Arrien, puisque Xénophon – supposé donc connu du public d'Arrien – l'a déjà fait. Cela peut expliquer que des descriptions de lieux ne soient pas renouvelées, complétées ou améliorées, puisque ces lieux ont déjà été décrits : ainsi, dans l'état actuel de la documentation, la description de la mer Rouge et de la Corne de l'Afrique a été fixée à l'époque hellénistique sans se renouveler, alors que des voyageurs postérieurs auraient pu la compléter.

Inversement, des paysages peuvent être décrits de nouveau et partiellement réécrits : des éléments propres au nouveau descripteur sont alors incorporés. Par exemple, Pline l'Ancien (12, 37) décrit le paysage de mangrove d'après Théophraste mais en ajoutant des éléments qui lui sont propres (la forêt marine interprétée comme un affrontement dynamique de la mer et de la terre).¹⁸

d) La composition des « blocs paysagers »

Chr. Jacob (texte 3, *infra*, p. 15) affirme que la description procède de façon « cinématographique ». Il nous semble que les descriptions fonctionnent plutôt par « blocs », par unités paysagères, avec solution de continuité le cas échéant. Cette idée reste néanmoins à confirmer.

Dans le même ordre d'idées, il convient d'être attentif à l'espace que couvre une description paysagère : les 800 km de la côte irano-pakistanaise forment une unité paysagère (même climat, même flore, même populations etc.) ; d'autres lieux, beaucoup moins étendus, peuvent faire l'objet d'une description soignée (par exemple le delta du Rhône). L'idée sous-jacente est celle de l'unité paysagère (même type de paysage, indépendamment de la surface couverte).

¹⁷ Voir J.-M. Kowalski, *op. cit.*, p. 216 « *Axios mnêmês* ».

¹⁸ Tout ceci suppose donc que l'on prête une grande attention aux sources utilisées par les descripteurs.

e) La place de la description paysagère dans le savoir géographique

Ce questionnement concerne davantage le discours géographique élaboré (le meilleur représentant étant évidemment Strabon), qualifié ici de « savoir géographique » (on peut se reporter aux catégories définies par A. Dan, K. Geus et K. Guckelsberger, *supra*, p. 4, n. 1).

Quelle est la fonction de la description des lieux dans le travail du géographe – ou du chorographe – ? Considérons que, chez Strabon par exemple, la compréhension du monde habité se fait à différents niveaux, tels que, par exemple :

- Délimitation des entités spatiales (au moyen des fleuves, mers, montagnes etc.), position des lieux, mesures des distances etc.
- Délimitation des peuples. Il faut noter que celle-ci ne se superpose pas exactement à la division précitée. Des peuples de nations différentes peuvent être semblables par la langue, l'aspect physique, les mœurs etc.¹⁹ : par exemple, on peut trouver des peuples « scythes » par leurs *nomima* en dehors des limites de la Scythie ; l'Éthiopie géographique et l'Éthiopie ethnographique ne se correspondent pas exactement.

De la même façon, les lieux (les paysages) ne se superposent pas aux entités précédentes : une nation peut comprendre une grande variété de paysages (voir la Perse, *supra*, p. 3) ; un même paysage peut déborder des limites d'une nation (le paysage montagneux de l'Arabie Heureuse est celui qui est commun à différentes nations arabes : Sabéens, Minéens etc.). Notre idée – à confirmer – est que la description des lieux contribue à rendre compte de la diversité du monde habité.

Il faut aussi approfondir la question des interférences entre la description des lieux et les divisions « climatiques » de l'*oikoumenê* : d'un côté, des paysages identiques incitent à placer des lieux sous le même *klima* ; de l'autre, la variété des paysages montre que sous un même *klima* les conditions atmosphériques (*krasis tôn aêrôn*), avec tout ce qui s'ensuit (flore, faune, climat...) ne sont pas nécessairement identiques. Cette situation est-elle perçue et exprimée dans la géographie antique ?

Remarque complémentaire : les passages suivants de Strabon, dans lesquels l'auteur nous éclaire un peu sur le rôle de la description des lieux, nous semblent particulièrement importants.

- « En général, quiconque se propose de décrire les caractères propres de telle ou telle contrée a essentiellement besoin de recourir à l'astronomie et à la géométrie, pour bien en déterminer la configuration, l'étendue, les distances relatives, le climat ou la situation géographique, la température, et, en un mot, toutes les conditions atmosphériques. » (Strabon, 1, 1, 13 - traduction A. Tardieu - Ἀπάντες, ὅσοι τόπων ιδιότητος λέγειν ἐπιχειροῦσιν, οἰκείως προσάπτονται καὶ τῶν οὐρανίων καὶ γεωμετρίας, σχήματα καὶ μεγέθη καὶ ἀποστήματα καὶ κλίματα δηλοῦντες καὶ **θάλη καὶ ψύχη καὶ ἀπλῶς τὴν τοῦ περιέχοντος φύσιν**). En d'autres termes, au-delà de la position d'une contrée par rapport au ciel, de sa forme, de sa grandeur, il y a tout ce qui relève du « climat », de la température (i.e. du niveau d'exposition aux rayons solaires) et

¹⁹ Strabon, 1, 2, 34 (πολλὴν ὁμοφυλίαν ἐμφαίνει κατὰ τὴν διάλεκτον καὶ τοὺς βίους καὶ τοὺς τῶν σωμάτων χαρακτήρας, καὶ μάλιστα καθὸ πλησιόχωροί εἰσι).

de l'ensemble des conditions atmosphériques. Ces paramètres contribuent à la diversité des hommes, des animaux et de la flore. Ces traits de caractères distinguent les lieux les uns des autres. Le paysage est donc, du point de vue de Strabon, fortement déterminé par le « climat » et les conditions atmosphériques²⁰.

- En fonction de l'échelle – macro et micro –, ces différences peuvent varier : elles sont importantes quand on considère l'étendue du monde habité, et mineures quand on considère une contrée : « Car si, pour une étendue de pays restreinte, la situation au nord et la situation au midi n'impliquent qu'une légère différence, rapportés à la circonférence totale de la terre habitée, le nord comprendra jusqu'aux derniers confins de la Scythie et de la Celtique, et le midi jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Éthiopie, ce qui implique des différences énormes. De même il ne saurait être indifférent d'habiter chez les Indiens ou parmi les Ibères, peuples que nous savons être, à l'extrême orient et à l'extrême occident, en quelque sorte les antipodes l'un de l'autre. » (Strabon 1, 1, 13 - **Ἐν μὲν γὰρ τοῖς μικροῖς χωρίοις τὸ πρὸς ἄρκτους ἢ πρὸς νότον κεκλίσθαι παραλλαγὴν οὐ πολλὴν ἔχει, ἐν δὲ τῷ παντὶ κύκλῳ τῆς οἰκουμένης πρὸς ἄρκτον μὲν τὸ μέχρι τῶν ὑστάτων ἐστὶ τῆς Σκυθίας ἢ τῆς Κελτικῆς, μέχρι δὲ τῶν ὑστάτων Αἰθιοπῶν τὰ πρὸς νότον · τοῦτο δὲ παμπόλλην ἔχει διαφοράν. Ὀμοίως δὲ καὶ τὸ παρ' Ἰνδοῖς οἰκεῖν ἢ παρ' Ἰβηρσιν · ὧν τοὺς μὲν ἐώους μάλιστα τοὺς δὲ ἐσπερίους, τρόπον δέ τινα καὶ ἀντίποδας ἀλλήλοις ἴσμεν**). Selon Strabon, les différences de paysages à l'intérieur d'une contrée sont moins spectaculaires que celles qui distinguent les différentes contrées. En effet, les variations sont proportionnelles aux écarts de latitudes. On voit bien toutefois les limites de la réflexion de Strabon : lui-même, dans sa chorographie, est capable de présenter de grandes différences de paysages au sein d'une même contrée (voir la différence entre l'Arabie Heureuse et l'Arabie déserte qui lui est contiguë) : il faut donc que la *krasis tôn aëron* puisse varier radicalement au sein d'un même ensemble spatial, car ce ne sont pas les seules variations de latitudes qui rendent compte de ces différences. L'Arabie Heureuse, plus méridionale, est infiniment plus verdoyante que l'Arabie déserte, plus septentrionale, ou que les peuples africains vivant à la même latitude. La Cappadoce, bien que située plus au sud que la région du Pont, est

²⁰ Ce déterminisme qui donne leur physionomie aux paysages est ré-exprimé au paragraphe suivant : « Comme tous ces faits maintenant tirent leur principe du mouvement du soleil et des autres astres, et aussi de la tendance centripète des corps, nous voilà forcés d'élever nos regards vers le ciel, pour observer les apparences qu'en chaque contrée il nous découvre, apparences qui varient extrêmement, reproduisant ainsi la diversité même des lieux d'observation. Comment donc prétendre représenter avec exactitude et expliquer convenablement ces différences respectives dans la nature et l'aspect des lieux, si l'on n'a pas le moins du monde égard à cet ordre de phénomènes ? Il ne nous est pas possible, à vrai dire, vu le caractère spécial de notre ouvrage, qui doit être avant tout politique, de les approfondir tous ; au moins convient-il que nous en exposions ici ce qui peut être à la portée de l'homme mêlé à la vie politique. » (Strabon, 1, 1, 14 – traduction A. Tardieu - **Πᾶν δὲ τὸ τοιοῦτον ἐκ τῆς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν ἄλλων ἄστρον κινήσεως τὴν ἀρχὴν ἔχον καὶ ἔτι τῆς ἐπὶ τὸ μέσον φορᾶς ἀναβλέπειν ἀναγκάζει πρὸς τὸν οὐρανὸν καὶ πρὸς τὰ φαινόμενα παρ' ἐκάστοις ἡμῶν τῶν οὐρανίων· ἐν δὲ τούτοις ἐξαλλάξεις ὀρῶνται παμμεγέθεις τῶν οἰκήσεων. Τίς ἂν οὖν διαφορὰς τόπων ἐκτιθέμενος καλῶς καὶ ἱκανῶς διδάσκει, μὴ φροντίσας τούτων μηδενὸς μηδ' ἐπὶ μικρόν; καὶ γὰρ εἰ μὴ δυνατόν κατὰ τὴν ὑπόθεσιν τὴν τοιαύτην ἅπαντα ἀκριβοῦν διὰ τὸ εἶναι πολιτικωτέραν, τό γε ἐπὶ τοσοῦτον, ἐφ' ὅσον καὶ τῷ πολιτικῷ παρακολουθεῖν δυνατόν, προσήκει ἂν εἰκότως.)**

plus froide que cette dernière. De la Bagadaonie, il écrit : « Malgré son caractère de pays plat et sa situation plus méridionale que celle des autres régions, puisqu'elle s'étend au pied même du Taurus, produit à peine quelques arbres fruitiers » (Strabon, 12, 2, 10 – traduction A. Tardieu).

- Dans sa défense d'Homère contre Ératosthène, Strabon (1, 2, 17) indique que les éléments qui, chez le Poète relèvent de l'*historia* et de la quête de la vérité (τῆς μὲν οὖν ἱστορίας ἀλήθειαν εἶναι τέλος) englobent les détails concernant les lieux (τὰ ἐκάστοις τόποις συμβεβηκότα λέγοντος τοῦ ποιητοῦ). Ainsi, dans le Catalogue des Navires, la mention du sol pierreux d'une cité, de l'éloignement d'une autre, de l'abondance en colombes d'une troisième... prouvent la véracité du poète (τὴν μὲν πετρήεσσιν τὴν δὲ ἐσχατώσαν πόλιν, ἄλλην δὲ πολυτρήρων, τὴν δ' ἀγχίαλον). Cela introduit la question de savoir dans quelle mesure la capacité à donner des détails sur tels ou tels lieux donne de la valeur au discours géographique (voir le cas de Pythéas).

f) Les perceptions sensorielles à l'œuvre dans la description

Il ne fait aucun doute que le sens de la vue domine dans la description des lieux. Il faut toutefois être attentif aux autres perceptions sensorielles, en particulier à ce qui relève de l'ouïe, comme on le voit dans le passage suivant, relatif au pays des Mossynèques :

Les Grecs dînèrent et continuèrent ensuite leur marche, après avoir remis la place à leurs alliés. De toutes les villes occupées par les ennemis que l'armée trouva sur son chemin, les moins fortes furent abandonnées par leurs défenseurs, les autres se rendirent volontairement. Voici ce que c'était que la plupart de ces villes : elles étaient distantes entre elles d'environ quatre-vingts stades, les une plus, les autres moins. En jetant des cris d'une place, les Barbares se faisaient entendre de l'autre, tant il y avait de montagnes et de vallons dans ce pays. Quand on fut arrivé à la partie habitée par les alliés des Grecs, ils firent remarquer que les enfants des gens riches nourris de châtaignes bouillie, étaient gras, avaient la peau très délicate et très blanche, et qu'à mesurer leur grosseur, et ensuite leur grandeur, il y avait peu de différence ; leur dos était peint de plusieurs couleurs, et, sur le devant de leur corps, on avait dessiné partout et pointillé des fleurs. (Xénophon *Anabase*, 5, 30, 31)

Dans un passage de Pline l'Ancien (5, 2,) relatif au détroit du Bosphore, le son vient corriger un élément descriptif relevant de la perception visuelle).

Les continents quoique séparés, ont encore des points de contact : on entend en effet, des deux côtés le chant des oiseaux et les aboiements des chiens ; la voix humaine, d'une rive à l'autre, peut même établir une conversation entre ces deux mondes, si les vents n'en dissipent pas le bruit dans les airs.

Dans les deux cas, la voix, le son paraît servir d'évaluation de distance. Est-ce que cela sous-entendrait que, dans certaines circonstances, les distances seraient ainsi évaluées? Parallèlement, ces deux passages semblent construits sur un paradoxe : deux lieux d'un même paysage paraissent éloignés à la vue, pourtant le son en relativise la

distance. Le son paraît nuancer la vision qui devient ici trompeuse. Il pourrait être intéressant de vérifier s'il existe d'autres mentions de ce rapport au son dans les descriptions de paysages et ce que leur déclinaison nous apprendrait ; il faudrait également voir si ces anecdotes sont particulièrement associées à certains paysages (montagne, détroit).

g) La comparaison

La comparaison est un moyen de décrire. Elle se présente sous deux formes :

- Soit elle est explicitement affirmée : sur l'île de Tyros (= *Tylos*, i.e. Bahrein), les temples sont semblables aux temples phéniciens (Strabon 16, 2, 4). Voir aussi la comparaison du Caucase avec les Alpes Celtiques (Arrien, *P. Eux.*, 16).
- Soit elle est implicite, comme on le voit dans l'exemple suivant : « À partir des *Tauroi*, la côte s'infléchit vers l'est et, au solstice d'été, les ombres tombent vers le sud, jusqu'au deuxième mois (?), contrairement à ce qui se passe chez nous. Ce pays a aussi des fleuves qui coulent des montagnes appelées *Psebaiai*. En outre, il est coupé par de grandes plaines qui portent la mauve, le cresson et le palmier, tous d'une taille incroyable. ; il produit aussi des fruits variés, dont le goût est fade et qui sont inconnus chez nous. » (Diodore de Sicile, 3, 41, 2-4). Les deux noms de plantes soulignés se réfèrent à des plantes méditerranéennes : la description se contente donc d'une vague ressemblance. Il semble aussi que, en l'absence d'analogie possible, certains descripteurs renoncent à décrire (fruits « inconnus chez nous »).

Annexe 1 - Lire les paysages de la géographie antique selon Christian Jacob

Nous avons, dès la présentation générale de notre projet (voir annexe 4), insisté sur l'intérêt d'un article de Chr. Jacob relativement méconnu, et pourtant fort riche²¹. Il nous a semblé utile de rassembler ci-dessous certains passages particulièrement importants.

Au commencement de son article (p. 159-160), C. J. distingue deux approches possibles de la description antique du paysage :

- *La première s'intéresse à la mise en forme écrite du réel par le descripteur. En d'autres termes, on cherche, à partir des détails retenus par le descripteur antique, faire une histoire et une archéologie du paysage. Si nous prenons l'exemple de l'embouchure d'un fleuve, cette approche vise à déterminer l'écart qui sépare le paysage tel qu'il était dans l'Antiquité, et celui qu'il est devenu aujourd'hui.*
- *L'autre approche – celle qui intéresse C. J. – se concentre sur la mise en forme écrite de la description (« le processus discursif »). L'auteur veut aussi comprendre la logique qui conduit le géographe à insérer la description paysagère dans son texte. Les citations qui suivent développent cette question.*

[1] (p. 160) « C'est à ce point que s'impose la nécessité d'une lecture proprement historique des descriptions grecques de paysages, car la perception et la représentation de cette dimension du réel est historiquement déterminée. Les contraintes de la culture collective, à une époque et dans une société données, l'ensemble des textes et des images qui circulent et informent la façon de dire et de voir le monde, cet héritage culturel qui programme la curiosité, les intérêts et les méthodes et la rhétorique des intellectuels, tout cela fait que le paysage décrit par le géographe grec n'est pas le paysage du cosmographe de la renaissance, ni celui de Vidal de la Blache ou de Reclus (...). [Il faut] lire les descriptions de paysages par rapport aux autres discours composant le texte géographique (cartographie, ethnographie, histoire...), lire le texte géographique (...) en référence à l'ensemble de la Bibliothèque des Anciens (les naturalistes, les médecins, les romanciers, les historiens etc.). »

[2] (p. 160) « Le paysage survient lorsque le géographe renonce à son regard synoptique et aérien sur la terre, à son regard de cartographe qui mesure et proportionne, repère des formes et des emboîtements de formes. Le regard est désormais plus « terre à terre », il est borné par un horizon, des obstacles topographiques. La description paysagère suppose un observateur implicite ou présent dans le texte, un promeneur qui contourne, surmonte, découvre. A la vision cartographique de l'espace se substitue un point de vue qui focalise le paysage, selon

²¹ Le thème de la description des lieux est également abordé dans la synthèse *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, p. 151-157, mais de façon moins approfondie.

l'axe linéaire d'un parcours orienté ou d'un lieu d'observation surplombant. Le regard sera unidirectionnel, giratoire ou panoramique. Il rejoindra dans certains cas extrêmes le regard panoptique du cartographe qui voit l'espace à plat d'un œil qui embraserait depuis quelques sommets montagneux le paysage à 360°. »

[3] (p. 160-161) « La dialectique existant entre le regard du voyageur et l'œil synoptique du cartographe est fondamentale car elle dessine une échelle, une gradation impliquant des variations dans les procédures de la description du paysage. Dans le cadre de l'itinéraire terrestre ou du périple maritime, nous sommes en présence d'une vision limitée, mais continue, où le paysage se déroule sur un mode « cinématographique », dans une succession où toutes les métamorphoses peuvent être restituées. Le défilé du paysage se conforme au rythme du parcours, avec des effets de récurrence, de gradation, de nouveauté. Mais dans la description régionale, les paysages ne sont plus traversés, mais posés globalement comme unités parmi d'autres. Le cartographe se soucie fondamentalement du schématique et du quantifiable : le paysage apparaît dans ce cadre comme un facteur qualitatif, produisant des significations qui viennent se surajouter à la représentation des territoires. Dans la description régionale, celle de Strabon, par exemple, le paysage se prête à un inventaire d'objet. La procédure est capitale en ce sens que le mot « paysage » n'existe pas en grec. Je ne suis même pas sûr que le concept même de « paysage » ait un sens pour le géographe grec. Mais plus qu'un obstacle pour l'analyse, cette donnée objective est un moyen de l'orienter différemment. D'abord en étant conscient que le « paysage » est un effet de lecture, ce que l'on perçoit au terme d'un processus de représentation ; l'objet de préexisterait pas à l'image qui le construit. Ensuite, en considérant que l'absence d'une catégorie globale du paysage traduit le morcellement de la perception de la perception de l'environnement spatial, son éparpillement dans des objets hétérogènes : le relief, la flore, la faune, les aménagements urbains, les vestiges du passé. La description de chacun de ces aspects de l'environnement spatial aurait ainsi sa logique spécifique, ses modèles propres, et relèveraient de domaine de savoir autonomes. Ce sera le rôle du discours géographique que d'établir des corrélations, des rapports de causalité et d'analogie, ou, au contraire, d'assumer l'indépendance, l'autonomie et la non-systématicité de ces différents niveaux. Dans la description régionale, on voit toujours cette tentation encyclopédique de réunir toutes les composantes du territoire, de dénombrer, d'organiser l'espace selon des taxinomies préalablement constituées, de mettre le lexique au service de cette appréhension du réel. (...) Il serait trop simple de s'en tenir à ce premier modèle d'organisation du paysage (paysage parcouru et focalisé par un point de vue, ou organisé en tableau comme inventaire des objets d'un espace régional) et d'opposer en conséquence une construction du paysage basée sur l'autopsie et l'expérience à une description objective plus intellectuelle et systématique. Là où nous croyons retrouver une vision empirique, là où la description se fait « pittoresque », il s'agit souvent d'un texte fondé sur la réécriture de sources antérieures et livresques. Lorsque Strabon décrit l'Inde ou une cité grecque qu'il n'a pas visitée, il reconstruit un paysage et une topographie au moyen de la compilation, selon des logiques préalables que nous voulons analyser. Ce n'est pas le référent qui importe, mais l'idée que l'on s'en fait *a priori*, les représentations préexistantes qui modèlent son image, déterminent sa configuration et ses conceptions. Ces

représentations, ce sont les descriptions des géographes antérieurs, les voyageurs et les auteurs « littéraires », les cartes et, le cas échéant, les images figurées. »

[4] p. 161-162 [Au sujet de la logique du voyageur ou du géographe sur le terrain] « La logique n'est pas celle d'une perception uniquement sensorielle, d'une phénoménologie intemporelle. Le regard est socialement, culturellement, professionnellement déterminé²² et sélectionne dans la réalité les traits les plus pertinents désignés par une curiosité, une compétence, des lectures et des références intellectuelles qui ne sont jamais tout à fait les mêmes d'un individu, d'une époque à l'autre. Soit donc la lecture du paysage par le géographe, qui retient certains traits (relief, proportion, couleur), certains détails spécifiques (nature du sol, faune, végétation). Dans cette perception de ce qui constituera l'objet de la description, il y a d'emblée un double processus de perte (perte de ce qui échappe au regard, du réel) et de gain (gain de signification, gain de cohérence, de lisibilité et d'organisation). Il peut aussi s'agir de la lecture que le géographe fait de la relation d'un voyageur qui s'est aventuré dans des contrées lointaines : il doit alors reconstituer la topographie et le paysage dans une « image mentale », saisir les lignes de force et les traits distinctifs fondamentaux. Ce n'est là qu'une étape qui précède la réécriture de la description dans un nouveau texte : pure et simple reproduction du modèle ou jeu plus complexe d'une imitation qui implique la paraphrase, l'accent mis sur certains aspects de la description antérieure, expansion ou condensation des énoncés, dérivation synonymique etc. Les stratégies de cette imitation peuvent être diverses. Elles visent dans certains cas la perpétuation de stéréotypes descriptifs et la reconnaissance impliquée de la part du lecteur concerne moins le référent que le modèle littéraire. Nous avons pu constater, dans l'étude de la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie (...) que certaines descriptions pittoresques n'étaient que la réécriture de modèles antérieur²³. »

[5] p.163 « Aussi lorsque nous parlons de la lecture du paysage par les géographes grecs, convient-il de rappeler qu'il s'agit de la mise en scène discursive de cette lecture et non pas d'une hypothétique expérience existentielle de l'espace. »

Les pages qui suivent abordent la question suivante : « Quel est l'effet, sur le lecteur, d'une description de paysage. » (p. 163). C. J. explore les réponses théoriques apportées par les Grecs, à savoir :

- *D'un côté, la mimésis (le lecteur, connaissant le paysage décrit, fait coïncider celui-ci avec l'image suggérée par le texte).*

²² Note de S. L et P. S. : voir Cl. Levi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, 1955, p. 92.

²³ C. J. prend pour exemple la description de la plaine du Pactole, réécriture d'un modèle qui commence avec Homère et revit à l'époque hellénistique (Callimaque, Apollonios de Rhodes). Un peu plus loin, il revient sur le sujet, dans une perspective qui semble résolument « structuraliste » (il évoque, p. 167, une « étude des représentations abstraites et imaginaires qui structurent une image mentale du monde ») : de la comparaison du paysage stéréotypé des contrées nilotiques, et d'un passage du *Périple d'Hannon* (le fleuve *Khretès*), il tire la conclusion – quelque peu abrupte – que ce périple reconstruit les paysages libyques selon les stéréotypes traditionnels.

- *De l'autre, la phantasia (notion stoïcienne), qui aboutit à la constitution d'une image mentale* : « Le lecteur sédentaire peut ainsi concevoir les paysages des régions les plus lointaines. Ce modèle serait finalement le plus important, car, en dehors des paysages relevant de son environnement familier, le lecteur est amené, par le biais de la description géographique, à se représenter des paysages jamais vus : les bords du Gange, le rivage de l'océan du nord, les sables de l'Afrique ou les steppes désertiques de la Scythie. »

Cette « image mentale », qui se développe à partir de la description, échappe bien sûr à l'analyse. L'historien ne peut travailler que sur l'« image discursive ».

C. J. poursuit ses réflexions sur l'analyse de l'« image discursive », remarquant que d'un côté, la description des lieux cherche à saisir les éléments d'un paysage qui fondent son identité et le rendent « irréductible à tout autre » ; mais que d'un autre côté cette identité est construite avec des mots génériques. L'idée de la dimension « générique » de la description paysagère est illustrée par l'exemple suivant :

[6] (p. 164-165) « Nous lisons chez Strabon (12, 3, 31) la description d'un site du Pont-Euxin : *Du même côté, à moins de 200 stades de Cabires, s'élève la roche de Kainokhôrion, position naturellement très forte et très escarpée, ayant à son sommet une source d'où l'eau jaillit avec abondance et à sa base un fleuve et un ravin profond. Son énorme hauteur {au-dessus} du col ou défilé qu'elle commande suffirait déjà à rendre cette roche inexpugnable, mais elle possède en outre de magnifiques remparts, qui, à l'exception de la partie que les Romains en ont détruite, sont encore debout tout entiers. Ajoutons que le pays environnant est tellement couvert de bois et de montagnes et tellement dépourvu d'eau qu'il serait impossible, dans un rayon de 120 stades, d'y établir un camp. C'est dans Kainokhôrion que Mithridate avait enfermé ses bijoux les plus précieux, les mêmes qui se trouvent aujourd'hui au Capitole, où Pompée les a déposés.*²⁴ A l'évidence, ce sont des considérations stratégiques qui guident le regard du géographe. On peut être sensible au dessein de restituer la configuration du site dans ce qu'elle a de plus spécifique. Mais cette aspiration de la description à saisir le réel ne doit pas faire illusion. Même pour saisir l'identité constitutive du lieu, il faut les mots pour le dire et une syntaxe pour ces mots, et par là le générique se trouve introduit. Le lexique a déjà une organisation propre et la pluralité des mots implique un découpage du réel en taxinomies préalables. Qu'on nous pardonne ces trivialités, mais une « forêt », une « prairie », une « rivière » ou une « montagne », n'est jamais exactement la même d'un lieu à l'autre, ni d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. La diversification même du lexique antique pour une réalité que nous englobons sous un nom catégoriel comme « montagne », cette diversification pose problème, car elle renvoie à un éventail complexe de significations. Par exemple, Denys, au II^e siècle, a un lexique déjà fort élaboré pour désigner les lieux élevés : *ouros, skopiê, erumnê chtôn, koruphê, knemoi, pleurai, kolonê, prôn*. Devant cet éparpillement, on peut adopter deux positions : soit considérer que cette variation est de pure forme et relève de l'effet de style (éviter les répétitions ou se plier aux contraintes de la métrique), soit admettre que nous disposons d'une échelle de

²⁴ La citation donnée ici est un peu plus longue que celle de C. J.

significations, par exemple une hiérarchie de l'espace le plus bas à l'espace le plus élevé, ou une focalisation isolant telle partie du relief (la base, le milieu, le sommet). Mais d'autres investissements de sens sont possibles, qui ne relèveraient plus de la dénotation, mais de la connotation. Ce seraient des catégories générales, se présentant comme des oppositions binaires (avec leurs zones de recouvrements et de transition) : espace sauvage / cultivé, habité / inhabité, dangereux / sécurisant, angoissant / rassurant etc. Ce serait encore toutes les nuances métaphoriques attachées à certains termes, issus par exemple du lexique de l'anatomie et suggérant une représentation anthropomorphique de l'espace : avant de taxer cette dernière d'archétype ou de lieu commun, il convient d'en apprécier la cohérence, le pouvoir évocateur, les liens qui la rattachent aux savoirs médicaux et anatomiques de l'Antiquité ou aux pratiques sociales qui régulent le découpage des corps animaux, par exemple lors du sacrifice. La réception de ces descriptions paysagères repose finalement sur la compétence lexicale du lecteur, sur le degré d'assimilation et de maîtrise des variations et des subtilités d'un lexique (celui de la langue courante, des langues techniques, scientifiques etc.). La dimension générique du paysage résulte donc du découpage imposé au réel par la grille linguistique. Du réel à sa description, il y a une perte du sens au niveau de la dénotation (de ce qui cernerait l'identité irréductible d'un relief, d'un territoire) puisque l'on ne retient que le générique au détriment de la singularité (...), mais il y a aussi un gain de sens à ce niveau de la connotation puisqu'il y a chez le lecteur la convocation d'une mémoire de locuteur, d'une compétence lexicale indissociable d'un savoir partagé par un groupe, dans un lieu et une époque donnés. » (...) La difficulté est donc effective, pour nous, lecteurs modernes, qui ne disposons plus de ce réseau implicite et analogique de références. Comment lire les descriptions géographiques de l'Antiquité où le littoral, le relief, l'espace plat, le cours d'eau etc. sont représentés par un lexique très organisé, mais dont la logique échappe à notre intuition ? »

Ce passage est suivi d'un examen des termes eskhatia, agros, hulê. C. J. explique ensuite que le même type de raisonnement d'applique aux adjectifs qualificatifs. Il suggère aussi que l'étude du lexique de l'espace et du paysage pourrait ne pas se limiter au corpus des géographes, mais porter sur les textes poétiques, romanesques, mythographiques, historiques, dramatiques ... « C'est au terme de ce parcours que l'on pourra entreprendre un étude anthropologique des représentations du paysage » (p. 166).

La pensée de C. J. se développe ensuite autour de perspectives de type structuraliste, et, dans le même ordre d'idée, sur la possibilité que le paysage, dans le récit de voyage, contribue à la progression de la narration (les textes choisis sont l'Enquête d'Hérodote, l'Anabase de Xénophon, l'expédition d'Alexandre le Grand [pas d'auteur nommé], le Périple d'Hannon [p. 168-169]). La même approche structuraliste parcourt l'examen de la Périégèse de Denys d'Alexandrie, les paysages prenant place dans le système des traits qui définissent l'altérité. L'article se termine avec une réflexion sur la façon dont les mythes s'insèrent dans l'espace, à partir de la Périégèse de Pausanias.

Annexe 2 - L'analyse du paysage selon un géographe moderne

Ce tableau est emprunté à Ch. Avocat, « Essai de mise au point d'une étude des paysages », dans *Lire le paysage, lire les paysages, Actes du colloque des 24 et 25 novembre 1983* (Université de Saint-Étienne), Saint-Étienne, 1984, 11-29. L'auteur propose une « fiche paysagère », outil dont le but est de « parvenir au *paysage global* par une intégration scientifique de toutes ses composantes » (p. 21). L'analyse paysagère, pour l'auteur, « représente le point de rencontre entre deux réalités totalement différentes : d'un côté, une (ou plusieurs) images sensorielle(s) correspondant à notre 'vision' du monde, c'est-à-dire filtrée par notre imaginaire, notre psychologie, nos expériences antérieures, notre esthétique ..., de l'autre une réalité physique, objective, tridimensionnelle (...) »

1. Approche sensorielle	
1.1 Moyens de découverte	infrastructure de circulation * point de vue * autres
1.2 Description, résultant de l'appréhension sensorielle du paysage	Volumes (nature, aspect, géométrie, apparence) Formes * Trames * Lignes Couleurs * Lumière Mouvements Matières : 1) nature (minérale, végétale, eau) - 2) texture (minérale, végétale, eau) Odeurs Bruits Signes culturels
1.3 Echelle de perception	Echelle de vision * échelle interne * complexité * lisibilité
1.4 Conclusion	Définition d'une ambiance paysagère
2. Analyse des caractères du paysage	
2.1 Organisation dans l'espace	Unité-diversité * monotonie-contraste * cohérence-incohérence * continuité-discontinuité * densité-éparpillement ...
2.2 Organisation dans le temps	Pérennité-éphémère * permanence -mutation * statisme-dynamisme * stabilité-instabilité ...
3. Composantes socio-économiques	
3.1 Habitat	Type d'habitat (résidentiel * individuel * collectif) * Architecture (traditionnelle * contemporaine * pastiche) * Mode d'organisation (Groupé * dispersé * isolé * lié à

	une activité)
3.2 Activités	Type d'activité agricole & type d'espace agricole * industrie * commerce * tourisme
3.3 Infrastructures	Routes * lignes HT/MT * voies ferrées * canaux ...
3.4 Usages et pratiques	fréquentation du site * accessibilité *imagerie
3.5 conclusion	Symbolique et valeur culturelle du paysage
4. Composantes naturelles	
4.1 Incidences du climat	
4.2 Présence du relief	
4.3 réseau hydrographique	
4.5 Importance des formations végétales	Composantes vivantes * écrans visuels *limites paysagères
5. Conclusion	
Conclusion sur la valeur patrimoniale du paysage (écologique,historique, touristique, économique)	

Annexe 3 - Une suggestion pour les travaux à venir : la démarche comparative

Il y a foison de description de lieux et de paysages dans la littérature géographique et dans les relations de voyage modernes. Certains modernes ont décrit des lieux qui font aussi objet de descriptions antiques. On peut donc comparer les réalisations anciennes et modernes. La série présentée ci-dessous pourrait être placée en contrepoint de certains passages d'Agatharchide de Cnide, d'Artémidore d'Éphèse et du Périple de la mer Érythrée. Des extraits qui suivent se dégagent l'impression que certaines contraintes étaient semblables pour les descripteurs, antiques comme modernes : point de vue, cohérence à donner à la description, le choix des détails, contraintes du lexique etc. Seul se détache ici, par son lyrisme, Monfreid.

Ed. Combes et M. Tamisier, *Voyage en Abyssinie ...*, Paris, 1838, volume, 1 p. 81

Nous passâmes une nuit dans la baie d'Amphila, dont le mouillage est excellent même pour les gros navires, et le lendemain, nous découvrîmes Dâhlac, l'île la plus considérable de la mer Rouge : elle s'étend du nord-ouest au sud-est et est dépendant de Massaouah. On ne récolte presque rien dans cette île, quoiqu'elle soit soumise à des pluies périodiques qui tombent par torrents en décembre, janvier et février; on n'y rencontre que des troupeaux de chèvres qui, après l'époque des pluies, fournissent du lait en abondance. La langue arabe est généralement connue dans cette île

Ch. Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, 1852 (volume 2, p. 59-60)

L'île de Zanzibar, ou mieux, Zendzibar, tire son nom de la partie du continent africain dont elle dépend, et que les Arabes nomment Zendjibar, terre des Zendjes ou des noirs. Les Souahhéli, dans le pays duquel elle est comprise, la désignent sous le nom d'Anggouya; elle s'étend, en longueur, entre les parallèles de 5°43' et 6°28', et, en largeur, entre 36°5' et 37°16' de longitude. Son gisement est à peu près nord-nord-ouest et sud-sud-est, à une distance moyenne de 21 milles de la terre ferme. Cette île est basse; du pont d'un navire, on aperçoit à peine, à quatre ou cinq lieues, les têtes de cocotiers qui dominent ses points les plus élevés. Elle paraît bien boisée et l'aspect général en est riant; son rivage présente presque partout une plage, sauf à ses deux extrémités nord et sud, où il est plus accore et terminé par des falaises rocailleuses. En plusieurs endroits de sa côte ouest, le rivage est bordé d'une chaîne d'îlots et de bancs de sable ou de corail qui y forment des havres parfaitement abrités (...). Le rivage oriental de Zanzibarou, autrement, la côte du large est roide, accore et sans mouillage, sauf la baie située à sa partie moyenne, à l'ouvert de laquelle, durant la mousson de sud-ouest, un navire pourrait mouiller en cas de nécessité, mais qui n'est fréquentée, d'ailleurs, que par bateaux du pays.

Monfreid, *Lettres d'Égypte, Érythrée, Inde et autres lieux*, in *Aventures extraordinaires (1911-1921)*, Paris, 2007, p. 577.

Nous approchons de la Grande Hanish, laissant par tribord des petites îles bizarrement découpées qui se dressent hors de la mer, comme de colossales ruines. Le soleil se couche derrière la Grande Hanish, le temps est un peu brumeux et le ciel est rouge-orange. Les montagnes de l'île semblent être en velours noir et grenat foncé. De grandes coulées de sable blanc émergent au milieu de la lave noire. J'approche à quelques encablures du rivage, à l'"embouchure" d'une de ces rivières de sable blanc. J'ai la vision d'un monde mort, la plage est hérissée de récifs noirs qui semblent de vieilles épaves rongées par la mer. Le crépuscule, ciel rouge, le vent qui souffle, brûlant, achèvent de rendre dramatique l'aspect de cette grande île morte.

C. Malte-Brun, *Géographie universelle (rectifiée par E. Cortambert)*, tome 4 (partie 6), p. 415-416.

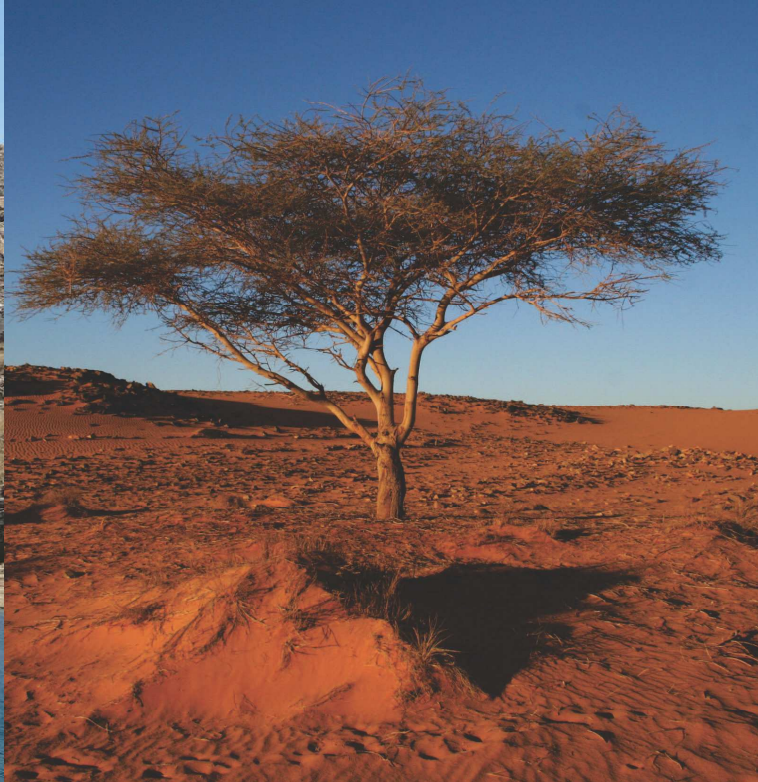
La côte de l'Abyssinie ne forme qu'une grève de sables brûlants; aucune végétation ne s'y montre; à quelque distance seulement de cette grève se montrent de petites vallées, de petites collines, qui ondulent parallèlement au rivage, et l'on commence à y trouver de l'eau dans des puits creusés dans le sable; mais on ne voit croître encore que des plantes épineuses, des mimosas, des euphorbes et des cactus. A quatre ou cinq lieues de la côte, les chaînes deviennent plus tranchées, les vallées plus verdoyantes; des ruisseaux tracent leur sillon ça et là; enfin se dresse la haute chaîne qui forme le plateau oriental. Elle est plus rapprochée de la côte vers le nord que vers le sud, où elle est bordée de la vaste plaine de sel.

Dans la plaine de Massaouah s'élève, sur une petite île, la ville de ce nom, avec une mauvaise forteresse et un très bon port. Le gouvernement turc est le maître de cette position importante, où débarquent les voyageurs qui se rendent en Abyssinie par mer. C'est d'ailleurs une ville misérable et peu peuplée. Les habitants parlent un idiome qui n'est ni l'arabe, ni l'abyssin, mais qui se rapproche de l'idiome de Tigré. Arkiko, au sud de Massouah, est une rade ouverte aux vents du nord-ouest. C'est la résidence d'un petit chef indépendant. (...)

Sur cette côte basse, sablonneuse et brûlante, nommée Samhara, on voit diverses tribus nomades : les Choho, peuples hospitaliers très noirs de peau, maigres, élancés, ayant un drap de coton blanc pour tout vêtement, et portant les cheveux en boucles épaisses; les Habab, qui ont des mœurs simples et patriarcales, et les Hazorta, qui sont petits et d'un teint cuivré. Comme les anciens Troglodytes, ces peuples habitent les creux des rochers, ou des cabanes faites en joncs et en algues. Pasteurs, ils changent de demeures selon que les puits font éclore un peu de verdure sur ce sol brûlé; car, lorsque la saison pluvieuse cesse dans les plaines, elle commence dans les montagnes; lorsqu'ils descendent de celles-ci, ils transportent des provisions de sel qu'ils y ont recueilli et qu'ils échangent contre des grains.

Quoique le climat de cette côte soit d'une extrême chaleur, les mœurs pastorales y prolongent la vie au-delà du terme ordinaire: M. d'Abbadie parle de vieillards de 130 et 150 ans. Ce voyageur a trouvé dans les coutumes et les récits des habitants une admirable simplicité d'usages et une délicieuse fraîcheur de traditions.

Annexe 4 - Présentation du projet ; programmes des deux premières journées



Paysages d'Orient et de Méditerranée

*Une étude comparée de la description des lieux
dans le discours géographique antique*

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton,
Didier Marcotte et Pierre Schneider

Présentation du projet



Paysages d'Orient et de Méditerranée : une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Cinq rencontres sous forme d'atelier de travail, organisées conjointement par :

Stéphane Lebreton (CREHS- Université d'Artois) ;

Didier Marcotte (Crimel – Université de Reims) ;

Pierre Schneider (Hisoma/Maison de l'Orient et de la Méditerranée – université d'Artois).

1. Présentation du projet : paysage et description des lieux dans le savoir géographique antique.

Le paysage – un terme qui fait son apparition à la Renaissance – a fait l'objet de recherches poussées dans les champs disciplinaires qui considèrent sa dimension esthétique (peinture, littérature), esthétique et sociale (architecture ; écoles du paysage). Cependant, le paysage a été, et est un objet de recherche majeur pour la géographie : de Humboldt à la géographie contemporaine, la bibliographie est considérable.

La question du « paysage » n'est pas étrangère au domaine de l'antiquité, mais elle entre dans des segments de recherche spécifiques : 1) l'archéologie (archéologie du paysage) ; 2) les études littéraires (par exemple, la nature et la fonction du paysage dans la poésie lyrique latine, ou le paysage dans les poèmes homériques) ; 3) l'iconographie antique (par exemple, les fresques des villas vésuviennes ou les mosaïques).

En d'autres termes, les textes grecs et romains qui sont spécifiquement dévolus à la description du monde habité (chorographie ; monographies du type *Persika* ...) et ceux qui incorporent des descriptions de lieux (historiographie [Hérodote, Polybe, Procope de Césarée ...] ; biographie [histoires d'Alexandre le Grand]) sont plutôt restés à l'écart. Or les « paysages » (au sens très ouvert de « représentation des traits et formes d'un espace limité ») abondent dans ces textes. En voici deux exemples :

Le Port de Calpé est à mi-chemin entre Héraclée et Byzance, quand on vient par mer de l'une ou de l'autre ville. Un promontoire s'avance dans la mer ; la pointe qui y descend est formée par un rocher escarpé, qui n'a pas moins, à l'endroit où il est le plus bas, de vingt brasses de hauteur. La langue de terre qui relie ce promontoire à la côte a environ quatre plèthres de large et sur ce promontoire l'espace est suffisant pour contenir dix mille habitants. Le port au pied même du rocher a son rivage orienté vers le couchant. Une source abondante d'eau douce jaillit près de la mer, dominée par le promontoire. Il y a là, sur le bord même de la mer, une forêt d'arbres de toutes sortes, surtout de ceux dont le beau bois sert à la construction des navires. La montagne qui s'avance dans l'intérieur du pays n'a pas moins de vingt stades, de grands arbres de toute essence croissent à profusion. Le reste du pays est beau et spacieux, avec de nombreux villages habités : en effet, le sol produit de l'orge, du blé, toutes sortes de légumes, du millet, du sésame, quantité de figes, des vignes nombreuses qui donnent un vin agréable ; en un mot, tout y pousse, sauf les oliviers. (Xénophon, Anabase, 6, 4, 3-6).

À partir de cet endroit (la mer Rouge, probablement dans la région d'Aqîq [Soudan]), le golfe commence à se resserrer et à s'infléchir vers les régions de l'Arabie. Et, dans la nature de la terre et de la mer, il se produit un changement dû au caractère spécifique des lieux : le pays qui se présente est entièrement bas, sans aucune hauteur pour le dominer ; la mer, dont le fond affleure, n'offre nulle part plus de trois brasses d'eau ; et sa couleur est absolument verte. Cette teinte lui vient, à ce que l'on dit, non d'une propriété naturelle de l'élément liquide, mais de l'abondance de la mousse et des algues qui apparaissent en transparence depuis le fond de l'eau. Aussi, pour les embarcations munies de rames, la mer est-elle

propice en ces parages parce qu'elle n'y roule pas de vagues sur une grande distance et qu'elle offre une quantité stupéfiante de poissons à pêcher (Diodore de Sicile, 3, 40, 2-3)

Les grandes études de l'histoire de la géographie antique ne traitent pas la question en tant que telle. Le dernier ouvrage en date (D. Dueck) ne l'aborde pas en tant que domaine d'études à part entière dans son chapitre intitulé « Descriptive Geography » : le paysage (« landscape ») se limite à quelques allusions (voir p. 26 ; 31-32 ; 36-37). Il y a, par ailleurs, peu d'articles qui se consacrent à cette question : pour donner un exemple, celui de P. Pédech (« Le paysage chez les historiens d'Alexandre (1) », *Quaderni di Storia* 1 (1975) 1-14) est un catalogue d'extraits rangés dans l'ordre chronologique. À notre connaissance, seul se dégage un article de Chr. Jacob (« Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages », in *Lire le paysage, lire les paysages: actes du colloque des 24 et 25 novembre 1983*, Saint-Etienne, 1984, 159-175) ; mais, comme son titre l'indique, c'est une série de propositions, qui attendent une exploitation. Ces réunions de travail se proposent donc de combler ce qui semble être un quasi-vide dans l'étude de la géographie antique.

2. Organisation et finalités du projet

Ce projet s'intéresse au « discours géographique ». Ce terme signifie que l'on ne se concentre pas seulement sur les auteurs classés par nous comme « géographes » ou « chorographes » (Strabon, Ératosthène, Pomponius Mela, Denys le Périégète etc.), puisque, comme on l'a dit, la description des lieux peut apparaître chez les historiens ou les rédacteurs de « monographie régionales ». De façon pratique, les auteurs retenus par les « classiques » de l'histoire de la géographie (Bunbury, Thomson ...) doivent former le corpus de cette recherche. Cependant il ne faut pas s'interdire de débusquer le « discours géographique » en dehors de ce répertoire (par exemple, l'une des meilleures descriptions de la mangrove tropicale se trouve chez Théophraste).

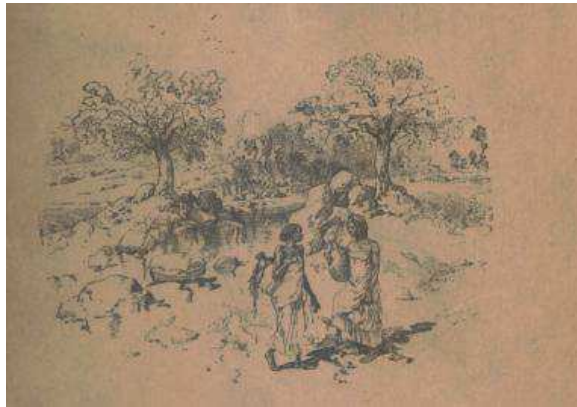
Le cœur du projet est la constitution d'un large échantillon de textes, d'un corpus apte à soutenir une réflexion d'ensemble. Il s'organise de la façon suivante :

- a) Chaque journée d'étude s'intéresse aux paysages d'un ensemble spatial déterminé, à savoir (dans l'ordre) : 1) paysages littoraux – 2) paysages fluviaux – 3) paysages urbains – 4) paysages de montagne – 5) paysages des marges.
- b) Les paysages du monde méditerranéen seront mis en parallèle avec des paysages des mondes extra-méditerranéens, dans l'idée que cette approche comparative pourrait stimuler la réflexion. On a choisi, parce qu'elle offre un volume documentaire exploitable, la partie méridionale et orientale de l'*oikoumenê*, à savoir : les contrées de l'océan Indien ; l'Asie intérieure (Mésopotamie, Perse, Bactriane ...) ; l'Éthiopie (au sens le plus large).
- c) Chaque journée comprend quatre dossiers documentaires, ou « études de cas ».

Chaque intervenant est invité à présenter un ensemble de documents qui correspond aux critères définis ci-dessus. Cet échantillon est commenté – les pistes de recherches indiquées ci-après ne sont que des suggestions pour la réflexion –. L'insertion, à titre de comparaison, de descriptions que l'on peut trouver chez les voyageurs modernes, ou dans certaines géographies (Humboldt, Ritter, Reclus ...), de gravures anciennes, de photographie est vivement encouragée, comme dans l'exemple ci-dessous (description du littoral du Somaliland, entre Zeila et Berbera)

Strabon, 16, 4, 14 : *À la même hauteur (= longitude), dans l'intérieur des terres, se trouve la potamia (= vallée fluviale & embouchure) d'Isis et la potamia du Nil, couvertes l'une et l'autre de ces précieux arbustes*

qui donnent la myrrhe et l'encens. On y signale également la présence d'un grand réservoir qu'alimentent les eaux qui descendent des montagnes.



G. Revoil, *Voyage au pays des aromates*, Paris, 1880

Th. von Heuglin, *Reise in Nordost-Afrika und längs des Rothen Meeres im Jahre 1857*, p. 430) : Die Gegend ist sehr gebirgig und in NÖ. zu O. befindet sich ein mehrere 100 Fuss hohe, steile Klippe die von drei Seiten vom Meer umspült und nur durch ein schmales Thal von der Gebirgen des Festlands getrennt ist. Diese Klippe heisst Chansirch [= ras Kharizira, à l'est de Berbera], ihre nördlichste Spitze ist unter 10° 52' N.Br. und zwischen ihrer Südostseite und dem Festland ist eine kleine seichte Bucht. Wadi und Gebirge sind nicht ohne Vegetation, so dass Kerems Bewohner einen ziemlichen Viehstand halten. Es besteht von hier aus einiger Handel mit Aden und werden ausser Schlachtvieh und Butter Gummi, Myrrhen, Straussenfedern (...) ausgeführt.



Encensiers dans les monts Daalo (Somaliland)

L'organisation sous forme d'atelier de travail a pour but de susciter une ample discussion. Le nombre limité d'intervenants (quatre par journée) donne de l'amplitude horaire. Pour enrichir la discussion, un géographe, est invité à enrichir les réflexions.

Nous voudrions, avec cet atelier, mieux comprendre les principes et la finalité de la description des lieux dans la « géographie » antique. Nous suggérons à ce titre les thèmes et pistes de recherche suivants :

- Définition de ce qu'est la singularité des lieux (*idiômata tôn topôn*) ; des composantes du paysage (éléments physiques, faune, flore ; présence des groupes humains) ; unité ou séparation de la description des lieux et de l'exposé ethnographique.

- Typologie des descriptions (allusives, courtes, longues) et insertion de celles-ci dans le discours géographique et / ou ethnographique.
- L'espace, ou échelle, du paysage décrit: lieu délimité (la Crau ; le golfe d'Aqaba) ou espaces plus vastes (le paysage fluvial du Nil à l'échelle de toute l'Égypte).
- Point de vue et regard.
- Outils intellectuels de la description : présence de l'*autopsia* ; réécriture et recomposition à partir d'autres sources ; critères de la similitude (analogie) et de la différence ; choix du lexique ; présence de stéréotypes et de récurrences.
- Rôle de la dimension paradoxale.
- Présence d'une sensibilité esthétique.
- Place de la description des paysages dans la construction du savoir sur l'*oikoumenê* : le paysage comme base des recherches antiques sur le climat ou la dynamique des forces terrestres (par ex. séisme, érosion : Strabon, 4, 1, 7 : la Crau) ; paysages et divisions de l'espace.

La mise à disposition du travail est envisagée de la façon suivante : les textes (antiques et modernes) seront regroupés en anthologie annotée / commentée. Celle-ci sera accompagnée d'une synthèse introductive. Le choix du support (papier – numérique) est à déterminer.

3. Calendrier prévisionnel

- 20 mai 2015 : Arras – paysages côtiers
- 14 octobre 2015 : Arras – fleuves
- mars 2016 : Arras – paysages urbains
- juin 2016 : Lyon – montagnes
- décembre 2016 : Reims - marges

**N. B. : calendrier modifié -
sessions suivantes : fin 2016 et
2017**



Paysages d'Orient et de Méditerranée

*Une étude comparée de la description des lieux
dans le discours géographique antique*

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton,
Didier Marcotte et Pierre Schneider

Première session : paysages littoraux

Arras - 20 mai 2015 - 10 h.-16 h. - Salle R1



Paysages d'Orient et de Méditerranée : une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton, Didier Marcotte et Pierre Schneider

**Première session : paysages littoraux
Arras - 20 mai 2015 – 9 h. - 16 h. - Salle R1**

Avec la participation de Marc Galochet, maître de conférences HDR en géographie (Université d'Artois)

10 h. : introduction - Stéphane Lebreton (Université d'Artois)

10 h. 15 – 11 h. 00 : « Le littoral vu de la mer et vu de la terre »
J.-M. Kowalski (École Navale – Paris IV)

11 h. – 11 h. 45 : « Strabon, de l'Indus à l'Euphrate (descriptions côtières des livres 15 et 16) »
Pierre-Olivier Leroy (Université de Reims)

12 h. : interruption des travaux

13 h. 30 – 14 h. 15 : « ἐγγὺς τῆς θαλάσσης : des mots pour décrire les paysages côtiers (Égypte méditerranéenne) »
Núria Garcia Casacuberta (Université de Southampton)

14 h. 15 – 15 h. : « Paysages littoraux de la mer Rouge et du golfe d'Aden (Diodore de Sicile ; Strabon ; *Périple de la mer Érythrée*) »
Pierre Schneider (Maison de l'Orient et de la Méditerranée – U. d'Artois)

15 h. : bilan de la première session – Marc Galochet et Stéphane Lebreton

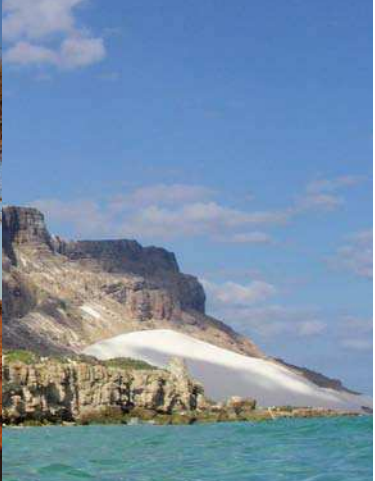
Chaque intervention sera suivie d'une discussion

Contacts :

stephane.lebreton@univ-artois.fr

pierre.schneider@mom.fr

Description du programme : <https://sites.google.com/site/mererythree/>
(rubrique « programmes et projets »)



Paysages d'Orient et de Méditerranée

*Une étude comparée de la description des lieux
dans le discours géographique antique*

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton,
Didier Marcotte et Pierre Schneider

Deuxième session : paysages fluviaux

Arras - 14 octobre 2015 - 9 h. 30 - 16 h. - Salle R1



PROGRAMME DE LA DEUXIÈME SESSION

- Paysages fluviaux -

Avec la participation de Marc Galochet, maître de conférences HDR en géographie (Université d'Artois)

9 h. 45 : Introduction - Pierre Schneider (Université d'Artois)

10 h. 15 – 11 h. 00 : « **De stoma à potamos : désignations et dérivations des cours du Nil dans le Delta gréco-romain** », Jean-Marie Kowalski (J.-Y. Carrez-Maratray – Paris 13)

11 h. – 11 h. 45 : « **Les possibilités du Nil. Le cas de l'insularité continentale : un modèle pour penser la géographie fluviale de l'Inde ?** », Laury-Nuria André (E.n.S. Lyon)

12 h. : Interruption des travaux

14 h. 00 – 14 h. 45 : « **Les grands fleuves d'Asie centrale vus par les auteurs grecs et romains** », Laurianne Sève (Lille 3)

14 h. 45 – 15 h. 30 : N. Maughan (non confirmé)

15 h. 30 – 16 h. : Bilan de la deuxième session – Marc Galochet et Stéphane Lebreton

Chaque intervention sera suivie d'une discussion

Contacts :

stephane.lebreton@univ-artois.fr

pierre.schneider@mom.fr

Description du programme : <https://sites.google.com/site/mererythree/>
(rubrique « programmes et projets »)